

autres; craint, espère, tremble et surtout regrette de ne l'avoir pas gardée près d'elle, lui enseignant avec douceur et prudence les choses de la vie, au risque de laisser quelques lacunes touchant les Romains, où avec prudence et douceur, elle aurait fortifié son cœur au risque de la laisser ignorante des faits et gestes de Néron et de Caligula; où elle l'aurait avec prudence et douceur préparée aux épreuves du malheur et aux épreuves de la fortune, au risque de lui laisser ignorer les victoires de César et les triomphes de Démosthène, et la mort de Brutus et celle de Socrate, et la vertu de Palton et la philosophie de Diogène; où elle l'aurait conservée simple, au risque de lui laisser ignorer un peu les *splendeurs* du siècle de Louis XIV et les noms de Maintenon, Sévigné et La Vallière.

Elle va revoir sa fille, une femme, et elle ne sait pas ce que contient son cœur, ni même si elle l'a conservé.

Mme Romigue éprouvait tous ces regrets, toutes ces craintes, mais disons aussi qu'elle avait de bien bonnes espérances; Angélique l'avoir quittée à dix ans si naïve, si intelligente, si vive et si franche, que vraiment il n'y avait rien à craindre.

Mme Romigue était une femme d'une quarantaine d'années, grande et un peu grosse, brune et point jolie; ses yeux d'un brun clair, étaient doux et quelquefois d'une froideur sévère qui déconcertait les mauvaises pensées. Elle était vive dans ses mouvements comme si elle avait été petite et fluette. Sa bouche était empreinte de bonté et la manière dont elle donnait la main indiquait de la chaleur et une grande franchise. Elle avait épousé à vingt-quatre ans M. Romigue, et avait toujours eu pour lui une tendresse et une vénération singulières, qu'il méritait d'ailleurs par une pureté d'âme très rare.

Ils avaient toujours vécu dans la plus parfaite union, sans aucune ambition de fortune (ayant d'ailleurs un aisance voisine de la richesse), et dans un calme que rien n'avait jamais altéré; leur maison, située au Marais, rue Saint-Louis, était meublée d'anciens meubles qui avaient appartenu à la famille, et qui tous rappelaient quelques souvenirs.

La salle à manger au milieu de laquelle se dressait une table ovale très ancienne, de ce lourd acajou qui était autrefois un très grand luxe, était boisée et peinte en gris. Sur les murs se voyaient, dans des cadres de bois noirs, des dessins dus à Mme Romigue à l'époque de sa jeunesse, et auxquels elle tenait parce qu'ils avaient fait pleurer de joie son père et sa mère. La tête de Socrate surtout avait fait le plus grand effet, et elle lui rappelait quel sourire avait eu son père quand elle avait déroulé devant lui ce chef-d'œuvre, et voilà pourquoi le visage barbu du philosophe était empreint pour elle d'une grâce étrange. Une vieille pendule d'écaillie incrustée en cuivre occupait le milieu d'une crédence chargée de porcelaines de toutes les formes et de toutes les époques, et des chaises de noyer à dossier fuselé, recouvertes

en tapisserie fanée, garnissaient le pourtour de la pièce.

Le confortable moderne avait envahi le salon, dont les anciens meubles garnissaient la chambre à coucher de M. et Mme Romigue.

Là, le canapé et les fauteuils Louis XV régnaient dans toute leur gloire et d'un lustre tout nouveau; cependant les reluisantes vieilleries des pièces avoisinantes avaient fait invasion jusque sur ce terrain du décorum et de la cérémonie; une petite table à ouvrage en vieil acajou, garni de filets en cuivre, occupait l'embrasement d'une fenêtre, une bergère à roulettes de cuivre et à coussin de duvet occupait d'un air douillet l'un des coins de la cheminée, comme ces grand'mères bien conservées qui vont emmitoufflées de fourrures au bal où dansent leurs petits-enfants.

La chambre à coucher contigue au salon, était meublée d'un grand lit à bateau en acajou et à piliers de cuivre, brillants comme de l'or; une courtépente piquée en satin vert le recouvrait. En face, et près de la cheminée, une commode du même genre surmontée d'un vieux et grand miroir encadré en cuivre ouvragé; en face, une large chiffonnière à nombreux tiroirs; entre les deux fenêtres, une console sur laquelle reposait sous globe, depuis plus de cinquante ans, une corbeille de fleurs en coquillage, vrai chef-d'œuvre dû à Mme Romigue, mère de M. Romigue, et admiré depuis par toute la famille avec une admiration toujours égale et toujours nouvelle.

Sur les filets de cuivre qui garnissaient tous ces vieux meubles, la lumière courait gaiement, tous les angles étincelaient, le bois avait un luisant fin et doux en harmonie avec le vieux satin qui recouvrait ses bergères et dû, non au verni d'un tapissier, mais aux soins persévérants de Julie qui n'aurait pas laissé passer un jour sans frotter légèrement avec une flanelle tous ces vieux meubles solides et commodes. Elle rappelait alors en riant que la mère de Monsieur et la mère de Madame avaient rangé là leurs cornettes et les cravates blanches de cérémonie. Elle assurait que c'était dans le secrétaire que M. Romigue père serrait autrefois son argent et que, s'il avait vécu, il n'aurait pas voulu qu'on envoyât Mlle Angélique en pension, où, assurait-elle en prenant un air de défi on n'apprenait rien. Julie frottait ainsi de douce flanelle jusqu'aux plus vieux tabourets de la maison tandis que le salon neuf était dédaigneusement épousseté d'un plumeau; si à cet égard Mme Romigue se permettait une observation, Julie répondait d'un air de dédain :

— Puisqu'ils sont vernis !

(A suivre)

JEAN LANDER